

# GENÈSE ET CONSTRUCTION DES REPRÉSENTATIONS

## Les discours sur l'informatisation

GEORGES VIGNAUX  
KHADIYATOU LAH FALL

Partant d'une recherche en cours (recueil d'un corpus d'entrevues orales sur les modalités actuelles d'introduction de l'informatique dans diverses situations professionnelles et sur les réactions des sujets à cette introduction), les auteurs planifient ici les conditions d'intrication et de modélisation de trois types de perspectives théoriques et méthodologiques: l'analyse discursive des représentations, l'étude des processus logiques et cognitifs dans l'argumentation, l'élaboration d'un modèle de la genèse des connaissances. Dans ce contexte, il s'avère fondamental de contribuer à la spécification d'une sémantique intégrant réellement l'activité du sujet énonciateur.

From an experimental research in progress (analysis of oral interviews on modalities of introducing computers in various professional situations and personal reactions to these introduction), the authors are planning here the conditions of intricated modelling of three types of theoretical and methodological outlooks: the analysis of discursive representations, the study of logical and cognitive processes and the formulation of a model of knowledge genesis. In this context, it proves essential to specify the ways of a semantics really integrating the uttering activity of the subject.

Notre propos dans cet article est d'ordre méthodologique. Nous souhaitons lancer quelques pistes de travail qui pourraient redynamiser les analyses en sémantique du discours. En effet, un paradigme s'impose de plus en plus à propos de l'analyse de la signification: celui de travailler conjointement les rapports entre langage et cognition, entre stratégies d'argumentation et types d'énonciation linguistique, cela sur le plan des opérations sémantiques à chaque fois impliquées, c'est-à-dire la façon dont nos activités de langage construisent des significations. Cette réflexion sur les statuts à la fois opératoire et opérationnel du discours nous paraît pertinente dans le contexte des recherches actuelles en "sciences cognitives", notamment en regard de ces travaux qui visent à articuler types de connaissance et processus mentaux et symboliques (Jackendoff, Fodor, Hoffstadter).

Les développements considérables de l'informatique, ces vingt dernières années, ont suscité l'émergence de champs de recherche et d'application appelés à bouleverser nos clivages méthodologiques. Deux "disciplines" récentes sont ainsi en voie d'expansion: "l'Intelligence artificielle" d'un côté, les "sciences cognitives" de l'autre. Ces deux disciplines sont parfois considérées comme complémentaires; à d'autres moments, comme distinctes, voire opposées.

Du côté de l'intelligence artificielle, la problématique essentielle tend à l'élaboration de nouveaux "langages"

mieux à même de traiter à la fois l'extrême diversité des connaissances et les modes de raisonnement fondant ces connaissances selon différents types de domaines.

Du côté des sciences cognitives, nous sommes en présence de tentatives tout à fait nouvelles qui requièrent une mobilisation interdisciplinaire: certaines disciplines partent de l'exploration des bases neurales des grandes fonctions cognitives (vision, perception, motricité), d'autres s'appuient essentiellement sur l'observation de comportements manifestement "intelligents" comme le langage, la mémorisation, l'apprentissage et l'acquisition de connaissances.

Ainsi, un double défi est lancé aux sciences du langage, à la fois par l'informatisation grandissante de la société et par ces développements nouveaux vers la modélisation de nos activités et de nos systèmes de connaissance. Ce double défi peut se résumer dans la double interrogation suivante: la linguistique est-elle en mesure de fournir des outils d'analyse du sens aussi performants que ceux qu'elle a su perfectionner en syntaxe? la linguistique peut-elle nous expliquer comment le langage est lieu d'élaboration de nos connaissances et donc support et moyen de nos cognitions?

C'est à cette double interrogation, théorique et pratique, que la réflexion ici entreprise vise à apporter des éléments de réponse, au plan théorique et au plan expérimental, le second ayant pour rôle, bien sûr, de

valider les postulats épistémologiques avancés par le premier.

## 1. LES ANALYSES SÉMANTIQUES ACTUELLES

On s'est accoutumé à considérer la recherche en linguistique comme centrée sur un "noyau scientifique" constitué par les études syntaxiques et phonologiques. La sémantique, aujourd'hui encore, fait l'objet de préjugés liés à des difficultés méthodologiques. Les rapprochements inévitables de la sémantique avec des disciplines extérieures à la linguistique peuvent paraître une hérésie pour des linguistes qui considèrent qu'une discipline ne peut s'affirmer qu'en se différenciant des autres. La difficulté à systématiser certains aspects étudiés en sémantique contribue également à la rendre suspecte chez certains linguistes soucieux de formalisation et de quantification. Malgré ces obstacles, la recherche en sémantique est parvenue à des résultats déjà sensibles.

Brièvement, nous distinguerons ici trois types de champs de recherche qui permettront ultérieurement de situer notre propos.

- 1) Il existe une tradition sémantique tournée vers le mot ou vers les signes constitutifs des langues naturelles (lexèmes, morphèmes). Il existe aussi une sémantique logique (traitements formels des modalités, du temps, de la quantification, etc.). Le caractère rigoureux de cette seconde démarche s'accommode mal de la diversité inhérente aux différentes langues naturelles.
- 2) Il existe une sémantique de la phrase, tributaire d'hypothèses syntaxiques générales (grammaire générative, structures d'arguments, "gouvernement et liage") mais aussi des théories de la référence empruntant aux travaux des logiciens (Frege, Russell, Church, Quine) ou à la philosophie analytique. Toutes ces recherches ont pour but de construire des modèles ou des "lois" fixant les valeurs de vérité des énoncés au travers de leur validation référentielle. Ainsi, les travaux modernes de "sémantique intensionnelle" (Lewis, Kaplan, Barwise et Perry, Kamp) demeurent plus ou moins inspirés des notions de "type" et de "dénotation" d'origine russellienne même si des distinctions importantes ont pu être développées vis-à-vis de la dichotomie classique qu'opérait Frege entre sens et référence. Davantage alors que dans le premier cas, tous ces travaux ne peuvent que difficilement rendre compte des processus qui fondent et caractérisent l'activité quotidienne de langage. Néanmoins, des perspectives intéressantes ont été ouvertes sur les questions de la présupposition, sur des contextes d'énonciation et des univers de croyance (Strawson, Montague, Martin).
- 3) Une troisième perspective s'est développée avec la sémantique pragmatique qui étudie les contextes d'utilisation et analyse le sens des énoncés se-

lon les types de relations qu'ils établissent entre interlocuteurs (Austin, Searle). Cette perspective a favorisé l'ouverture vers des champs plus larges : "analyses conversationnelles" ou "interactionnelles" (Gumperz, Schlegloff, Coulthard, Roulet, Kerbrat-Orecchioni), ou visant à spécifier une sémantique des "mots du discours" (Ducrot, Léard). Conjointement, ces vingt dernières années, les problèmes de discours et d'analyse textuelle sont devenus émergents à l'intérieur des problématiques de la sémantique linguistique (van Dijk, Kaplan, Wilks).

## 2. NOUVELLES PERSPECTIVES EN COURS

De nouvelles tendances, non inscrites directement dans le champ de la linguistique, sont aussi apparues ces dernières années, et qui intéressent notre propos.

(i) Les travaux des psychologues, autrefois consacrés en particulier à l'étude des champs sémantiques en mémoire, s'orientent aujourd'hui vers des problèmes de perception et de catégorisation mentale des objets. Un certain nombre de recherches se consacrent ainsi fructueusement à l'analyse des "catégories" qui auraient statut fondateur de principes de classification dans nos représentations du monde.

(ii) Parallèlement, la préoccupation de construire des modèles de représentation en machine a suscité de nombreux développements. C'est ici qu'on trouve le plus de travaux rattachés aux problèmes de "compréhension des textes" : grammaires de récits ou frames ou scripts (Rumelhart, Abelson, Schank), modèles inférentiels (Kintsch, van Dijk) ou génération de textes (Sowa). Enfin, le développement récent de "modèles connexionnistes" se présentant comme méthodes de simulation des processus cognitifs (réseaux de neurones formels et processus de stockage en mémoire) vient renouer d'une certaine façon avec la première cybernétique et ses prolongements (McClelland, McCorduck, Rosenblatt). Un parcours approfondi de ces différents courants confirme que bien des processus cognitifs peuvent prendre forme d'inférences formelles que l'on peut représenter linguistiquement ou retrouver en fonctionnement dans le langage.

En somme, malgré l'élargissement constant de la problématique sémantique, on peut dire cependant que la plupart des approches du sens fonctionnent encore selon un système d'exclusion : celui qui consiste à ramener le langage à la langue en tant que système fermé ou plus simplement à une "linguistique des états", impuissante à rendre compte des processus qui fondent véritablement l'activité langagière. Or le langage n'est pas la langue : il est un système ouvert. C'est toujours un acte, un processus complexe de communication reliant celui qui énonce à son interlocuteur, voire à son lecteur. Ce parti-pris à la fois pragmatique et énonciatif, relativement récent en linguistique, n'a pas encore fait l'objet de systématisations analogues à celles des théories formelles et logicisantes du langage, évoquées

précédemment. Nous pensons qu'il est essentiel de s'y attacher aujourd'hui, à la fois pour enrichir le champ de la recherche linguistique et apporter une contribution à la solution du conflit précédemment évoqué entre les différentes méthodologies de la sémantique.

Si l'on veut se situer dans une perspective résolument dynamique, il faut effectivement explorer systématiquement les intrications stratégiques entre la cognition et le langage, entre les différents types d'argumentations qu'à chaque fois un sujet va avancer pour construire et se construire des connaissances et les formes discursives et énonciatives qu'il va employer pour ce faire. De ce point de vue, il s'avère indispensable d'intégrer d'autres niveaux d'analyse : nous avancerons ainsi que pour la compréhension des mécanismes opératoires de construction du sens, il faut nécessairement se situer à un niveau "métadiscursif", en tenant compte bien sûr des conditions lexicales, syntaxiques et contextuelles des discours, mais transcendant ces mêmes conditions sous la forme d'une théorisation des types d'opérations prédictives et cognitives, repérables en tant que marques énonciatives, dans l'activité langagière quotidienne.

### 3. DE QUELQUES ENJEUX DE L'ÉNONCIATION

L'analyse des phénomènes d'énonciation est redevable à un fort courant historique (Benveniste, Weinreich, Culioli) en même temps qu'elle emprunte à la tradition rhétorique. Aux fins d'éviter toute ambiguïté, nous rappellerons ici la définition avancée par Benveniste :

L'acte individuel d'appropriation de la langue introduit celui qui parle dans sa parole. C'est là une donnée constitutive de l'énonciation. La présence du locuteur à son énonciation fait que chaque instance de discours va se manifester par un jeu de formes spécifiques dont la fonction est de mettre le locuteur en situation constante et nécessaire avec son énonciation.

En conséquence, on peut dire que si le langage est un système, c'est bien un système nécessairement "ouvert", travaillant constamment de l'ajustement entre énonciateurs, entre idées, entre états de connaissances et les expressions qui en font "repères" (Culioli).

Cette hypothèse de l'ajustement permanent des productions de langage aux situations, à autrui et aux objets de connaissance implique de considérer tout acte linguistique comme une "mise en forme" qui va assurer des relations entre des "choses" et donner attribut à ces choses en les mettant "en discours". Réciproquement, on ne peut expliquer et modéliser la structuration des énoncés sans analyser la façon dont ces énoncés sont produits et que va traduire le jeu des marques imposées par le sujet lorsqu'il énonce. Cela signifie encore que tout énoncé sera porteur d'une "orientation" déterminée du fait d'une certaine mise en relation qu'il opère entre différents "repères" linguistiques renvoyant à

des acteurs, des choses, des états, des processus, des situations, des domaines. Ce qui importe donc – et c'est notre problématique – c'est de travailler sur ces types de mise en relation (thématisations, prédications, modalités) grâce auxquels, à chaque fois, des énonciateurs vont "tisser" un jeu structuré de références repérant des "domaines" et des "significations" (Culioli, Vignaux).

Cette activité de mise en relation inhérente à tout énoncé est nécessairement double : il y a toujours construction d'une relation énonciative et établissement d'une relation prédictive.

L'activité langagière, même la plus réduite, met toujours, en effet, d'abord en relation un individu avec un énoncé qu'il produit et un destinataire pour qui il parle. Cela suppose une "relation énonciative", laquelle vient du fait de ce placement interlocutoire de chaque énoncé : dire, c'est dire toujours "à quelqu'un" et dire "quelque chose". Cette relation énonciative va donc assurer à chaque fois la validation de l'énoncé (renvoi à un "extérieur") et le statut ("prise en charge") de cet énoncé du point de vue de celui qui parle par rapport à celui auquel il s'adresse. C'est dire que toute énonciation instaure immédiatement une "position" de son sujet énonciateur et une construction faite par ce sujet vis-à-vis d'un référent.

Cette construction "s'exprime" dans la relation prédictive née de l'agencement même de l'énoncé. Cet agencement de l'énoncé étant ainsi nécessairement orienté, on aura donc chaque fois un "terme de départ" (ce qui est thématique) et, associée à ce terme de départ, une prédication (circonstances, procès de situation ou d'action, attributs, etc.). Autrement dit : toute relation énonciative ne peut imposer une certaine "lecture" des choses qu'au prix de ce parcours interne à l'énoncé, qu'établit la prédication : de quoi s'agit-il? Où, quand et comment?

En résumé, tout énoncé – a fortiori tout discours – va donc à la fois se donner comme un "construit" sous forme des marques de relations qu'il véhicule, et comme un "opérant" au sens des "instructions" de mises en relation qu'il suggère. Par suite, tout discours va s'instaurer et être reçu comme un ensemble de relations posées, interrogées ou induites entre objets du monde, conduisant ainsi à des "assemblages" déterminés, un moyen dès lors pour avancer des notions sous forme de catégorisations familières ou nouvelles. Constructions langagières, ainsi, de "tissus conceptuels" dont la forme ordinaire – le discours – est autant action du sujet qui l'énonce qu'écho de ceux – auditoires ou publics – qui l'inspirent, le motivent ou le prétextent. Cela par tout un jeu de clôtures entre "marqués" et "non marqués" selon les types d'objets, de propriétés et de situations que le discours choisit d'évoquer ou de "glissements" aspectuels entre l'hypothétique ou le nécessaire, et qui vont permettre chaque fois la construction d'une "distance" du sujet

vis-à-vis de ce qu'il énonce en même temps que l'entrée de son interlocuteur (ou "co-énonciateur") dans ce même discours.

La définition et l'analyse de ces types de relations sont donc fondamentales; il s'agit de modéliser les jeux stratégiques qu'un discours va ainsi régulièrement manifester. D'où la distinction précédente entre "construit" et "opérant", distinction qui vise encore à traduire cette double référenciation qu'opère toute énonciation : à elle-même et à son sujet. Sur le plan des "traces" et du texte, cette distinction renvoie au moins à deux catégories logiques primitives : celle des objets et celle des propositions. Énoncer comme discourir signifie, en effet, construire des "objets" et le faire au moyen de "jugements" qui vont stabiliser la représentation qu'on veut donner de ces objets. Par suite, deux autres catégories logiques peuvent être dérivées de ces deux premières : celle des prédicats et celle des relations.

La catégorie des objets discursifs concerne la construction opératoire des notions, mais ces notions ne sont ni des réalités du monde ni des concepts donnés. Elles vont plutôt être des schémas de représentation que le discours construit et organise à partir d'un fait, d'une situation ou d'une propriété prenant, dès lors, statut de "repère-origine". Ainsi, tout objet de discours ne pourra être interprété que dans un "espace" qui détermine en extension ses propriétés et dans un "champ" qui les précise en compréhension. C'est pourquoi, du point de vue énonciatif, thématization et prédication ne peuvent opérer que de façon complémentaire et réciproque, tant au niveau de cette mise en relation minimale qu'opère chaque proposition qu'à celui des constructions plus générales qu'échafaude progressivement le discours.

Comme il s'agit alors de résumer et de modéliser les statuts effectivement intriqués de ce double processus fondateur de l'activité langagière, nous dirons que :

(i) La thématization va avoir pour rôle et fonction de poser des "natures" d'objets en situations. Cela sous deux formes alternatives : tantôt il s'agira d'entités-notions (renvoyant donc à des "construits", autrement dit : à des schémas mentaux pré-établis, soit physiques (objets, domaines), soit culturels (croyances, préjugés, opinions)), tantôt encore, le plus souvent, cette thématization visera à opérer de "nouveaux construits", en d'autres termes, à "reconstruire" une notion, une catégorisation, certaines mises en relation entre objets et propriétés.

(ii) La prédication aura en conséquence, pour responsabilité, de poser "en miroir" des "illustrations des images énonciatives" ainsi visées, autant pour confirmer la "place" de ce qui sera thématized que pour conduire à cette "mise en place" au sens du processus et du parcours. Cela sous la forme effectivement de tout un jeu de "modulations" linguistiques (procès, propriétés et modalités) orientant vers la reconnaissance, la confirmation ou l'éclairage de certaines caractéristiques attribuables à tel ou tel objet en situation et, dès lors, à même de le

spécifier, de l'authentifier. Ainsi seront autant établies des "natures" que délimités des domaines d'objets, des "espaces d'existence", des "champs de portée", par suite des notions et leurs situations relevantes ou exemplaires.

Il y a donc bien toujours intrication permanente entre modes du "posé" énonciatif et processus authentifiant ce "posé" sous forme de constructions prédicatives. Dès lors, les opérations langagières sous-tendant les processus énonciatifs peuvent être ramenées à deux types généraux :  
– la *localisation-identification*;  
– la *différenciation-détermination*.

La localisation revient, en effet, nécessairement à une identification : désigner, nommer, évoquer un objet, c'est d'une certaine façon, le "cibler", lui accorder statut d'identité, d'élément ou d'entité du monde. Cela s'opère au travers de jeux de marques, bien connues du linguiste : désignation lexicale, dénomination, deixis. Mais au fondement de toute énonciation, ce qui sera donné comme localisation visera nécessairement à l'identification et donc à l'inclusion dans un certain domaine de référence - des objets ou des "êtres" en situation, et cela ne se pourra qu'en regard de "séparations"; autrement dit : de différenciations, confirmant la détermination de ce qui sera là construit. Ainsi la différenciation fonde la détermination : on n'identifie pas sans déterminer en retour et sans localisation préalable. Conjointement, l'identification n'est pas l'exclusion. C'est-à-dire que la différenciation, si elle se veut en même temps "mise en contraste" des objets et des situations que chaque fois une énonciation vise, n'est pas fondée sur l'exclusion d'autres objets ou situations, mais bien "saillance" de ces objets ou situations qu'elle choisit, en contraste avec d'autres pour mieux les identifier. Concrètement, toute opération de différenciation va consister à affecter à la localisation-identification d'un objet ou d'une situation une détermination sous forme de "caractérisation", marquant une propriété ou un mode d'être ou d'action, car il est indispensable de "motiver" ce qu'on nomme ou ce qu'on évoque, au sens effectivement de le "qualifier". Ce qui dans la langue se marquera par cet emploi commun des adjectifs, des attributs, des qualificatifs qu'on va avancer comme "essentiels", autrement dit comme fondant "la nature" de l'objet, du fait, de l'événement qu'on déclare ou qu'on évoque :  
– "Il y a un livre sur la table";  
– "C'est le livre de Pierre";  
– "C'est un livre de science et non un roman";  
– "Ce livre serait utile à Paul pour son programme".

La détermination va consister ainsi à mettre localisation et identification-différenciation en relation entre elles, en leur donnant caractère de plausibilité, de vraisemblance et donc d'acceptabilité, sous forme d'ancrage dans un processus situationnel, c'est-à-dire de référence. Toute détermination implique à la fois une quantification des éléments ou des objets considérés (c'est le rôle des déterminants, c'est-à-dire des articles marquant le nombre

– singulier ou pluriel –, et le genre – masculin, féminin ou neutre), leur qualification (au sens des propriétés ou caractéristiques qui leur seront affectées comme “naturelles” par le jeu des adjectifs ou des adverbes) et la mise en relation de ces éléments, les plaçant donc en situation de processus au moyen des verbes-procès (état, existence, action, mouvement) et des modalités dont ces procès seront porteurs (temps, aspects).

En résumé, l’activité langagière va ainsi se fonder constamment sur des procédures qu’on peut schématiser de la façon suivante :

1. Des mises en relations prédicatives (un objet et ses propriétés par exemple).
2. Des opérations de localisation et d’identification et donc de différenciation (cet objet par rapport à d’autres objets).
3. La construction à chaque fois d’un “domaine” : à partir donc d’une “notion” engendrant le sens de ce domaine et la définition ainsi de frontières entre un “intérieur” par rapport à un “extérieur”.
4. Des opérations de détermination, enfin, qui vont moduler les modes d’existence de ces “notions” et la stabilisation sémantique et cognitive des domaines associés.

#### 4. LA COGNITION ET LE LANGAGE

##### *Parcours cognitifs, schémas argumentatifs*

La perspective actuelle en sciences cognitives est l’objet de profonds bouleversements, les uns liés à l’impact des neurosciences, les autres dépendant d’une préoccupation généralisée de construire des modèles directement adaptables “en machine”, comme nous l’avons évoqué précédemment. C’est dans ce second cas qu’on trouve le plus de travaux attachés aux problèmes de “compréhension des textes” et de “représentation des connaissances”. Cependant, dans la plupart des cas, d’une part les phénomènes énonciatifs sont totalement négligés, voire ignorés, d’autre part la majorité de ces travaux, demeurant “trop près du texte”, ignorent la nécessité de se construire là aussi un modèle “méta-cognitif” des opérations effectives qu’accomplit un sujet lorsqu’il construit et se construit des connaissances.

Dans notre problématique, le cognitif et le langagier sont étroitement concourants dans l’agencement et l’élaboration des connaissances, le second système se manifestant comme condition de réalisation du premier. En conséquence, les représentations du monde nécessaires à l’action quotidienne sont autant tributaires des situations externes qui les motivent que de l’activité langagière régulant à chaque fois leur expression. Les opérations cognitives systématisant nos représentations ne peuvent donc être modélisées qu’au travers d’une spécification des processus énonciatifs jouant du système de la langue et, de ce fait, argumentant en faveur de représentations déterminées selon les sujets et les finalités du discours.

On comprendra mieux cette position méthodologique si l’on considère qu’effectivement nos langues naturelles sont des systèmes de représentation symboliques autonomes et détachables des univers représentés. Elles jouent un rôle fondamental de médiation entre l’environnement externe perçu et les représentations internes que nous nous construisons de cet univers. Aussi constituent-elles un lieu privilégié pour l’étude du fonctionnement cognitif, tant dans son développement que sous ses aspects stabilisés. En effet, d’un côté, par la lexicalisation et la grammaticalisation, les langues contribuent à réorganiser et à restructurer l’environnement externe. Par conséquent, ce rôle de “filtre conceptuel” que joue le langage confère à l’étude et à la modélisation des phénomènes linguistiques une position essentielle à l’intérieur des sciences cognitives. De plus, cette faculté de représentation conditionne d’autres activités cognitives comme la mémorisation, les raisonnements et les conduites pragmatiques de communication. D’un autre côté, les catégories grammaticales (à distinguer des catégories morpho-syntaxiques) ne sont pas totalement indépendantes des catégories perceptives : c’est l’approche défendue par les “grammaires cognitives” (Langacker). Cette approche, qui est aussi la nôtre, vise à élaborer une théorie du langage où, contrairement aux positions formalistes qui proclament l’autonomie complète des systèmes linguistiques, on montre comment certaines des catégories grammaticales les plus élémentaires des langues sont “ancrées” sur la perception de l’espace et du temps (lieux, localisations, repérages spatiaux, formes des objets, états, processus, événements, mouvements, changements d’états).

Quelles vont être alors les opérations cognitives tributaires ou initiatrices des opérations langagières précédemment définies ?

S’agissant de marquer, d’une part, des modes d’existence ou de transformation des éléments de “la réalité”, et, d’autre part, de construire ou de “déclarer” des représentations (images, schémas symboliques) de cette “réalité”, ces opérations cognitives vont nécessairement viser tantôt à “arrêter”, tantôt à “déplacer” les représentations qu’il est légitime ou possible ou souhaitable de se faire de cette réalité.

Ces opérations cognitives communes à tous les discours, vont donc être :

- (i) Des identifications-différenciations : au sens qu’il s’agira pour tout acte d’énonciation de désigner, de marquer l’existence et la “nomination” possible d’objets, dès lors thématiques avec pour conséquence la spécification des propriétés et des caractéristiques qui leur seront prédiquées et attribuées comme conditions d’existence et de portée.
- (ii) Des stabilisations-déstabilisations : à savoir que la finalité de toute énonciation va consister soit à “confirmer” ce qui est donné comme “existant”, comme “stable”, voire comme “naturel” ou “vrai”, soit à le re-

mettre en cause, à le discuter, à le négocier. Autrement dit, il s'agira tantôt d'appuyer des sens déjà construits et, donc, de "clôturer" les champs de signification attribués à des objets ou à des représentations du monde, tantôt, au contraire, de "déplacer" les frontières de ces champs sémantiques, d'en modifier l'extension aux fins d'en déconstruire l'intension. Cela, bien sûr, pour déstabiliser d'autres conceptions, d'autres représentations, et par là induire la non-pertinence d'autres sens aux propos et aux finalités du discours qui se construit alors. D'où un troisième type d'opérations cognitives :

(iii) Des appropriations-désappropriations : on ne peut parler ni concevoir, en effet, d'identifications et de stabilisations d'"univers de discours" qu'en regard de celui qui les "prend en charge". Autrement dit, comme cela a déjà été précisé : toute énonciation va marquer et particulariser le rapport de son sujet énonciateur vis-à-vis de ce qu'il énonce et surtout la façon dont il réfère cela, c'est-à-dire les types d'univers qu'il choisit d'invoquer, les frontières de sens qu'il leur attribue pour authentifier ou "ancrer" son dire. Ces appropriations qui correspondent à des "prises en charge" seront donc toujours complémentaires de "désappropriations" vis-à-vis d'autres discours, d'autres sens qu'autrui – l'interlocuteur ou l'auditoire serait amené éventuellement à refuser ou à mettre en doute. C'est dire qu'à chaque fois interviennent les problèmes de croyance ou d'adhésion collective et donc la nécessaire insertion (au sens de la "complémentarité") de tout acte langagier au sein d'une discursivité plus générale.

*Toute cognition, en effet, ne peut s'instaurer que discursivement. Partant, l'argumentation - au sens de la négociation, c'est-à-dire de la "reformulation" permanente et nécessaire de nos représentations vis-à-vis d'autrui - est la forme commune et essentielle que prennent nos rapports d'échange symbolique avec le monde, et aussi nos expressions de connaissance.*

S'agissant d'argumentation, on pourra choisir de travailler tantôt sur la constitution d'un modèle d'agencements langagiers, se voulant analytique de certains "marqueurs" définissant des "instructions argumentatives" à l'intérieur des énoncés (Ducrot), tantôt encore sur des régimes de discursivité éclairants quant aux doxa qu'ils révèlent selon des codes, des moments, voire des idéologies (Perelman, Johnstone, Angenot). Notre propos n'est identifiable ni à l'un ni à l'autre.

La notion même d'argumentation nous semble – on l'a dit – indissociable de celle de discursivité. C'est dire que peu ou prou, tout discours se constituera comme "argumentation" au sens qu'il se présentera d'une certaine façon et selon certaines circonstances à autrui et surtout qu'il "présentera" certaines choses, certaines idées sous tel ou tel aspect, tel ou tel angle de considération. En conséquence, on pourra dire que, dans toute argumentation, à la fois s'inscrit un sujet énonciateur en même temps que se construit un interlocuteur. Cela, soit en le désignant directement, en "l'interpellant", soit en l'identifiant à certains propos,

conceptions ou opinions, sous forme de significations antérieures et/ou postérieures dont ce sujet énonciateur va "retravailler" de la sorte "le sens". À chaque fois, celui qui énonce va construire une certaine "lecture" des choses, va ainsi les désigner de nouvelle façon ou de façon différente, autrement dit : les montrer, les établir "sous un certain jour".

Il y aura donc un certain "parcours" construit par le discours, légitimant l'ordre qu'il instaure de par son agencement et par suite l'orientation qu'il attribue aux objets, aux représentations dont il traite avec, en conséquence, une "action" sur les significations, les références de ces "objets" .

En résumé : toute argumentation "travaille" sur le monde et le problème méthodologique essentiel revient à analyser cette "distance" à chaque fois établie entre les dires et le "monde". Ce que tout discours va construire à chaque fois, peut-on dire, c'est son propre "micro-monde", sa propre "schématisation" de connaissances.

Un "micro-monde" sera nécessairement constitué d'acteurs, de choses et de situations ou encore de situations concrètes ou abstraites impliquant une certaine "existence" d'objets qui seront, ainsi, à la fois ceux du monde extérieur, de la "réalité" qui nous est donnée, déjà construite et autonome – et même un concept, on le sait, finit par prendre un statut autonome – et ceux du discours puisque chaque fois, par et dans ce discours, ils vont prendre une nouvelle "forme", une certaine "existence" en quelque sorte. Le discours, peut-on dire, fait donc exister des "objets" – acteurs, situations, choses, concepts – en les spécifiant. Et il faut prendre ceci "au mot" : spécifier, cela signifie, pour le discours, constituer ses propres objets comme "espèces" à la fois caractéristiques et fondatrices des "mondes" dont il traite et qui seront évocables suite à son dire et dans les formes de son dire.

Sur le plan énonciatif, construire une "espèce" d'objet, de situation ou de conceptualisation, cela peut s'opérer de deux façons logico-naturelles : on rassemble, on compare puis on rapproche ou on oppose ces objets en situations et on extrait la ou les caractéristiques communes; ou encore on définit une propriété – d'action, d'existence ou de portée – et on range sous cette propriété les objets qui semblent y correspondre (Grize, Vignaux). Problème encore d'illustration et de parcours cognitif. Problème surtout de catégorisations et de fondation à chaque fois des catégories du rangement des objets. Penser c'est classer. Classer c'est penser. Mais classer, cela se fait nécessairement, à chaque fois, au nom d'un type qui aura statut de "prototype", fondateur effectivement de principes de classements argumentaires et de catégorisations (Rosch, Dubois, Desclés).

Ce "type" va-t-il varier selon qu'il s'agira d'acteurs humains ou d'objets concrets ou de situations événementielles ou de concepts abstraits? Cette interroga-

tion peut susciter deux types de réponses. La première sera qualifiée de "sociologisante": on va rechercher des "entités du monde" ou définir des communautés d'opinion, des "consensus", selon des auditoires ou bien encore selon des "classes" de situations données comme existantes et plus ou moins stables. L'autre réponse se voudra "opérationnelle", c'est-à-dire qu'il faudra considérer qu'à chaque fois le discours "retraite" d'une certaine façon les choses, autrement dit, qu'il est doté et porteur d'une certaine initiative. L'une et l'autre réponses ne sont bien sûr pas exclusives.

Reprenons ce qui a été dit: le discours, les arguments partent bien et nécessairement de données existantes, d'états du monde et de la connaissance – il y a donc de l'apparement stable ou du donné comme stable, voire permanent – et, en même temps, chaque discours va travailler, décomposer, recomposer ces données – il y a donc nécessairement du mouvement, ce qui revient en définitive à une déstabilisation de ces stabilités supposées antérieures. Ce jeu permanent entre le stable et le fluctuant créé par la nouveauté suppose bien évidemment qu'à chaque énonciation il y ait dialectique entre, d'un côté, des repères posés comme stables et, d'un autre côté, des variations dans le positionnement même et la manipulation de ces repères.

Deux sortes de repères sont possibles: les uns seront lus en termes d'existences données, de "préconstruits" – notre activité cognitive se constitue en même temps qu'elle se fonde sans cesse sur des champs d'existences, de savoirs et d'actions –, les autres, sous la forme de marques énonciatives inscrivant le discours argumenté et son sujet énonciateur dans un rapport d'évocation tantôt imposé tantôt flexible à ces champs du quotidien et de la "réalité".

Ainsi, un autre jeu s'imbrique à ce jeu de pensée sur les représentations du monde. Ce second jeu est celui de l'expression. Jeu qui se négocie lui aussi entre du stable et du mouvant et qui va fonder l'énonciatif. Ce jeu suppose un système de règles (la grammaire) et une flexibilité de ces règles favorisant une grande variété des combinatoires adaptatives.

L'activité énonciative de tout sujet va donc "exprimer" et "traduire" nos jeux quotidiens entre système du langage et cognition. Les régularités énonciatives vont en effet composer des classes ou plutôt des modes de discours, des formes rhétoriques, et, en vérité, organiser les modulations du rapport cognitif entre pensée et langage, fondant à chaque fois des régimes de représentation. Sur les plans cognitif et discursif, les opérations langagières vont viser ainsi, sans cesse, à l'assemblage de connaissances et travailler de la sorte, en vue de la constitution de nouvelles représentations (Grize, Vignaux).

L'objectif méthodologique est bien alors celui d'étudier et de spécifier les procédures discursives

par lesquelles des argumentations vont s'agencer en représentations déterminées des connaissances.

Il faudra en définitive distinguer plusieurs plans:

- (i) le plan du système linguistique d'abord: règles d'organisation et d'agencement et de manipulation des symboles linguistiques;
- (ii) le plan cognitif ensuite, qui instaure le rapport entre lexique et désignation des objets du monde (localisations, identifications) et encore entre types d'"objets" et d'"univers" construits par le discours et les modalités d'existences spatio-temporelles qui leur sont affectées (déterminations);
- (iii) le plan énonciatif alors, qui traduit les placements du sujet en regard de co-énonciateurs hypothétiques ou réels et donc les modes de "prise en charge" qu'il assume vis-à-vis de ces "univers" dans son discours;
- (iv) le plan discursif enfin, qui correspond aux différentes formes de ces agencements combinatoires lorsqu'ils se veulent correspondre à des régimes rhétoriques visant à des catégorisations établissant des états de connaissance ou de croyance.

*Analyser des représentations discursives, c'est donc se donner pour objectif à la fois de construire un modèle de ces opérations énonciatives qui font les jeux de langage et d'inventorier ces combinatoires de discours (stratégies sémantiques) qui font les jeux de pensée et de connaissance (opérations cognitives).*

En effet, comme nous l'avons dit précédemment, si la langue est "système" au sens qu'elle est porteuse de règles et de variations manipulatoires de ces règles, elle est aussi "système" en tant que lieu producteur de "théories", c'est-à-dire de représentations.

## 5. L'ÉTUDE DES PROCESSUS DE REPRÉSENTATION

La notion même de "représentation" demeure ambiguë dans la recherche en sciences sociales. Certains y voient la correspondance, chez tout individu, d'"idéologies" plus générales qu'il importe alors de rechercher dans l'histoire socio-politique. D'autres considèrent qu'il s'agit simplement de convergences d'adhésions toujours repérables dans une société donnée, au travers des regroupements d'opinions. Ces courants en vérité demeurent proches de l'analyse de contenu et négligent ce fait essentiel que toute investigation des phénomènes socio-culturels demeure tributaire du discours et doit, en conséquence, accorder une attention spéciale aux opérations énonciatives plus générales et internes au système même de l'activité langagière.

On ne peut parler de "représentation", en effet, que dans la coprésence et la conjonction, d'une part d'un système de règles (ici celui de l'expression: opérations langagières et cognitives, stratégies du discours) et, d'autre part, de modulations pratiques de ces règles en fonction des conditions de l'action, en l'occurrence: les

opérations énonciatives ancrées dans des situations de référence et finalisées en regard d'objectifs attestables.

Ainsi :

Les conditions pour qu'il puisse y avoir représentation ou pour qu'une représentation puisse avoir tel mode de fonctionnement et remplisse tel type de fonction, doivent être cherchées à la fois dans la relation entre les systèmes (objets, vêtements) représentés et représentants, et dans les systèmes de comportements, actions et opérations qui portent sur eux. Autrement dit: il ne peut y avoir de représentation que par les conduites qui les établissent et les font fonctionner. (Bresson, p. 73-74)

Dès lors, peut-on dire, en ce qui concerne notre propos : toute représentation s'instaure comme processus médiateur fondé sur la manipulation combinatoire du système des activités expressives (discours, argumentation) aux fins d'assurer des schématisations cognitives nécessaires ou suffisantes en vue de stratégies d'action, de comportement, d'adaptation ou, à l'inverse, de résistance.

Travaillant toujours sur des "objets" ou des "domaines" à connaître, à faire connaître ou à "discuter", nos activités discursives quotidiennes sont nécessairement argumentatives. Ces processus argumentatifs construisant des connaissances en vue de les légitimer, il est essentiel encore de définir ce qui aura statut de "représentation des connaissances" et de "catégories" d'objets du monde. Notre objectif ici est bien celui de saisir les procédures et les organisations par lesquelles des logiques de savoir et de pratiques, dans la mesure où elles se fondent effectivement sur des stratégies de discours argumentés, vont construire des formes et des étapes de connaissance.

## 6. LA MÉTHODOLOGIE

Se constituant comme processus imbriquant du langage et de la pensée, toute représentation opère linguistiquement sur des sens en vue de schématiser des connaissances d'objets ou de pratiques. Cela en travaillant la relation de ces objets à des domaines organisés autour de tel ou tel type de "notion" qu'il s'agit d'illustrer ou de fonder. Nombre de notions "admises" ordonnent ainsi de façon plus ou moins stable les champs de nos savoirs et de nos pratiques. Mais l'introduction de nouveaux objets modifiera sensiblement l'organisation de ces champs. D'où l'importance d'étudier l'émergence de situations impliquant de telles transformations sémantiques et cognitives. Telle est la motivation de notre choix d'étudier les discours relatifs à l'informatisation dans le domaine social.

Il existe déjà sur le sujet une abondante littérature d'inspiration sociologique. Cette littérature cependant sous-estime généralement le rôle fondamental des argumentaires qui vont à chaque fois accompagner l'intro-

duction d'un nouvel objet ou d'une nouvelle technique et ainsi néglige comment s'engendrent discursivement de nouveaux états de connaissance et d'énonciation des savoirs, d'autres "représentations du monde" en définitive, lesquelles pourront à terme s'avérer responsables aussi bien d'ouvertures que de blocages dans les pratiques.

Toute représentation, pour se constituer, va devoir effectivement composer avec des images-notions (on se fait ou on a "idée de") et "travailler" ces images, les déconstruire, les reconstruire au travers d'argumentaires déterminés par des contextes. Ainsi, les jeux de langage (modes énonciatifs et stratégies de discours) vont-ils avoir pour finalité incessante de composer avec des contenus sémantiques originels (notions de départ, "pré-construits" mentaux) et de les modifier pour s'adapter à de nouvelles situations. Toute transformation cognitive est de la sorte dépendante des discours visant à établir ou rejeter des états de connaissance locaux ou généraux.

*Chaque représentation aura donc le statut d'un état transitoire explicatif (schéma d'arguments) permettant à un champ cognitif (état provisoirement stable des connaissances) d'évoluer dans le temps vers la formulation de nouveaux domaines d'expression et d'activité.*

Méthodologiquement, il s'agit donc ici de repérer, dans les discours, les statuts et les modes combinatoires de plusieurs plans d'opérations sémantiques et de voir comment ainsi s'organisent des représentations de connaissances au travers d'argumentations qui vont tantôt les valider tantôt les rejeter.

### 6.1 Statuts d'indices sémantiques des marqueurs linguistiques

Dans une perspective énonciative, le texte est second car il est la manifestation d'une activité spécifiquement humaine : l'activité d'énonciation. Néanmoins, dans un cadre d'analyse de discours tel que le nôtre, le texte devient le premier objet observé et prend statut de caution heuristique de toute théorisation. À la suite d'A. Culioli, nous posons donc que les marqueurs linguistiques (marqueurs de surface) sont des indices d'actualisation d'opérations énonciatives et cognitives. Nous situant d'entrée de jeu dans une approche qui vise à lier syntaxe et sémantique, nous parlerons de catégories syntaxico-sémantiques plutôt qu'uniquement syntaxiques. Parmi ces marques linguistiques, certaines renvoient à des opérations métabloquées (ce sont des formes énonciatives obligatoires comme agent + procès), d'autres à des opérations dotées de différents degrés de liberté (marques du sujet, temps, aspect, diathèse, topicalisation, modalités). On sera donc ainsi nécessairement en présence de plusieurs plans de correspondance entre marques et types d'opérations si on prend le terme "opérations" au sens d'actions sur le monde empruntant le langage pour représenter et communiquer à autrui : le



lexique, les formes de prédication, les quantifications, les modalités, etc.

## 6.2 La construction des domaines notionnels

Tout sujet, lorsqu'il énonce, vise un certain point de référence autour duquel il va ordonner la mise en relation agaçant son énoncé. De la sorte, il va organiser sémantiquement la "légitimité" de cet énoncé en regard de tel ou tel type de notion cognitive, constituant à chaque fois principe de repérage et indexation d'un univers attesté ou possible (Culioli, Martin). De ce point de vue, les opérations de localisation et de détermination sont fondamentales puisque opérant à chaque énonciation, en vue d'assigner aux objets de discours certaines propriétés et certains modes d'existence en situation. L'analyse consiste à observer les modes combinatoires de ces opérations de localisation et de détermination dans leur relation avec les phénomènes de catégorisation organisant les processus cognitifs d'identification et de différenciation des domaines notionnels. Les outils méthodologiques sont empruntés à l'approche cognitive et logique des opérations de discours (Grize, Vignaux). À titre récapitulatif, nous rappellerons ici brièvement les concepts utilisés :

(i) Opérations de localisation et d'identification qui servent à désigner et à marquer l'existence d'objets dans le discours;

(ii) Opérations de détermination qui visent à attribuer des qualifications et des modalités d'existence à ces objets.

Ces différentes opérations sont retracées à partir des formes de prédication observées. Exemples :

- "Le micro-ordinateur, c'est de l'informatique personnelle"

(Localisation de l'objet dans le champ de l'informatique et identification d'un type d'informatique – la personnalisable – par rapport à d'autres).

- "Le micro-ordinateur, ça devient de plus en plus des jeux"

(Détermination de l'objet à partir d'une propriété fonctionnelle et par un jeu aspectuel).

(iii) Opérations d'intégration, d'exclusion et de "haut degré" qui vont marquer ce que sont les significations du discours en regard de ce qu'elles ne sont pas (établissement de "frontières de domaines"), ce qui va illustrer leur "type", c'est-à-dire la "nature" ou "l'essence" de tel objet, de telle caractéristique. Par conséquent, sont ainsi stabilisés des domaines de connaissances ou des champs d'existence de notions, du fait même de l'établissement de "frontières" entre ce qui appartient à ces domaines et ce qui n'y entre pas. Différentes marques linguistiques servent d'indices : négation, quantification, modalités appréciatives, comparatifs, emphase, etc. Exemple :

- "L'informatique n'est pas à la portée de tous, ceux qui ignorent la logique en sont incapables"

(Intégration de ceux possédant un savoir déterminé à l'exclusion de ceux n'ayant pas accès à ce type de savoir. Le "haut degré" du savoir informatique, c'est la "logique").

## 6.3 Les opérations discursives

Il n'y a de sens à parler d'opérations que si elles s'articulent ensemble pour former un tout, une opération isolée ne présentant aucun intérêt. Chaque opération s'inscrit dans un processus sémantique et cognitif et prend sa place et sa valeur dans le cadre d'une procédure discursive. En d'autres termes, les opérations ont une fonction paradigmatique et s'inscrivent toujours à l'intérieur de syntagmatiques déterminées. Le travail d'analyse consiste à étudier la mise en place discursive de ces réseaux sémantiques et la validation cognitive de ces réseaux.

Les opérations discursives vont donc se fonder sur plusieurs étapes combinées et diversement articulées selon les sujets, dans la composition des discours :

(i) Des sélections et compositions d'objets que le sujet énonciateur choisit de traiter. Ainsi se construisent des réseaux de rapprochements sémantiques plongeant la connaissance dans des perspectives diverses (technique, économique, politique, syndicale, etc.). Exemple :

- "informatique → productivité → compétitivité → qualité" (économie)

(ii) Des qualifications : les propriétés et caractéristiques que le sujet attribue aux objets de son discours (qu'il s'agisse d'objets concrets ou d'acteurs ou de situations). (iii) Des déterminations : les modalités d'existence qu'il affecte à ces "objets". Exemple :

- "Souvent les logiciels sont en anglais donc si on n'est pas familier avec les termes anglais, c'est encore plus difficile"

(iv) Des modes de "prise en charge" par le sujet vis-à-vis de ce qu'il énonce. Exemple :

- "Pour moi, ça a été très positif"

(v) Des jugements : ils vont intervenir dans chaque discours, au terme de ces "parcours" énonciatifs combinant objets, propriétés et déterminations, sous forme de "raisonnements" impliquant divers modes logico-cognitifs de la "justification": "démonstration", "explication", "description", "narration".

## 6.4 Les combinatoires d'opérations

Ces opérations vont jouer de manière imbriquée à l'intérieur des argumentations aux fins de composer, à chaque fois, certains "raisonnements" qu'il s'agit pour le sujet énonciateur d'imposer ou de faire partager. Ces "raisonnements" vont se fonder sur des "schémas sémantiques" que chaque discours va construire au travers de stratégies énonciatives et cognitives prenant la forme d'enchaînements dans les propriétés, les déterminations et les jugements appliqués par ce discours à la construction des notions que son sujet juge nécessaires pour fixer les frontières d'un domaine de significations et en spécifier les "objets" caractéristiques.

Exemple : "L'ordinateur est partout: dans les écoles, les bureaux. J'en ai même un chez moi. Tout le monde en parle. Il faudra bien alors apprendre ce que c'est, comment l'utiliser." (Ici l'enchaînement constatatif / prescriptif permet de développer une argumentation étayée par la description

de faits ou d'événements vécus qui vise à faire percevoir l'utilisation de l'ordinateur comme indispensable, incontournable).

*L'objectif méthodologique est bien celui de modéliser les types de règles et contraintes sémantiques qui vont intervenir pour stabiliser les enchaînements discursifs selon les orientations assignées à chaque discours, c'est-à-dire selon tel ou tel projet d'architecture de connaissance, visé par le sujet énonciateur.*

## 7. SCHÉMAS EXEMPLIFIÉS D'ANALYSES

### 7.1. L'ancrage dans un domaine

Exemple : *"Maintenant ici tout le monde est informatisé" :*

- Localisation : "ici";
- Identification : "tout le monde";
- Détermination : "être informatisé" (assertion d'existence qui, en même temps, fonde une identité au présent).
- La thématization générale ("tout le monde") est donc associée à une prédication à caractère universel (il n'en est pas qui ne soit pas informatisé) :  
X (tous les sujets) reçoit Pn (la propriété générale indifférenciée de l'informatisation : on ne distingue pas de quelle forme d'informatisation il s'agit).
- En conséquence : l'informatisation caractérise tous les employés présents ici et maintenant :  $P \Delta X$ ; ce qui leur confère un nouveau statut, les unit dans une communauté de compétence et de savoir. La "substance informatique" a pénétré la collectivité locale concernée qui, dès lors, a changé de nature. Un procès accompli ("être informatisé" : franchissement de frontière) devient garant de l'effectivité réalisée d'une notion et du savoir global, général, associé à cette notion.

### 7.2. La transformation de domaine notionnel

Exemple : *"L'erreur n'a plus d'importance parce que c'est tellement facile à corriger... Avant on faisait de la dictée d'un premier jet qui était plus satisfaisant... Alors que maintenant, bon on devient plus exigeant. Pour le moindre mot, ben... on va reprendre une page de texte. Mais ça n'a pas d'importance pour la faire reprendre... Y'a une influence qui peut être très dangereuse à mon sens, c'est que faut faire attention pour pas devenir applicateur de formules. Parce que tu deviens comme paresseux. Tu vas dire : "Bon j'ai déjà "faite" un dossier comme ça... J'ai ça dans tel dossier... J'"vas" juste modifier telle chose. Alors, là, ça peut être dangereux pour la créativité... L'informatisation peut permettre la créativité, mais peut-être, ça peut être très dangereux pour la créativité parce que les nouvelles secrétaires que j'ai, ... qui souvent le texte qu'elles amènent à l'écran, y savent pas qu'est-ce qu'y a dedans... absolument*

*pas qu'est-ce que ça veut dire du tout, pas du tout, alors que les secrétaires le savent."*

- Établissement d'une frontière entre "avant" et "aujourd'hui". Dans le domaine du passé (la dactylo), la frappe pouvait comporter des fautes, aujourd'hui, grâce à l'ordinateur, c'est devenu facile à corriger et le fait même qu'il y ait aujourd'hui des fautes au moment de la frappe, ne revêt plus aucun caractère d'importance, à cause justement de cette souplesse de correction. Phénomène effectivement de "frontière" : on a changé de situation; on est entré dans une nouvelle situation à caractère irréversible. Le processus discursif fonctionne ainsi chronologiquement :
- Sélection d'une caractéristique : les fautes de frappe;
- Prédication d'une propriété nouvelle liée au procès : "ça n'a plus d'importance";
- Détermination nouvelle : "c'est facile à corriger": on peut parvenir à la qualité.

L'informatisation est ainsi focalisée sur le traitement de texte et son apport ramené à une seule propriété (la facilité de correction) de même que le métier de secrétaire dans son état antérieur est réduit à une seule caractéristique (elles pouvaient faire des fautes et c'était impossible à corriger sinon au prix de tout refaire). Il y a là un glissement progressif de propriétés typiques : Po (fautes de frappe) < P1 (facilité de correction) < P2 (amélioration de la qualité)  
Mais : P3 (on peut devenir "applicateur de formules") < P4 (danger pour la créativité)  
• Détermination 1 = progrès < Détermination 2 = danger.

Autrement dit, la représentation du changement d'état (on s'est informatisé) s'ordonne selon un double processus antagoniste : un processus positif de passage au progrès (facilité/perfectionnement/qualité/créativité); un processus négatif d'inquiétude quant aux dangers induits par ce même progrès (application de formules/paresse/perte de créativité/perte de compétence sur le texte). Et c'est ce dernier processus qui l'emporte, correspondant, semble-t-il, à la visée initiale du sujet énonciateur. Le progrès est donc porteur de danger et l'exemplification de cela est donnée sur la personne même des "secrétaires" : avant elles savaient ce que contenaient les textes; aujourd'hui, à cause de l'informatisation, elles ne savent plus ce qu'il y a dans les textes sinon sous forme de formules toutes faites. Morale : "Nous n'avons plus les secrétaires d'antan..." Stratégie discursive où chaque étape du développement coïncide avec le passage à un domaine notionnel caractérisé par une propriété "typique" (facilité, créativité, paresse, etc.) et qui, à terme, focalise la notion de rupture fondamentale induite par l'informatisation au niveau des comportements des nouvelles secrétaires...

## Références bibliographiques

- ANDLER, D. et al. [1987] : "Une Nouvelle science de l'esprit", *Le Débat*, no 47.
- ANGENOT, M. [1987] : "La Critique du discours social : à propos d'une orientation de recherche", *Imprévue, Études sociocritiques*, Montpellier, Pittsburgh 1.
- APOTHELOZ, D. et J.B. GRIZE [1987] : "Langage, processus cognitifs et genèse de la communication", *Travaux du Centre de Recherches sémiologiques*, Université de Neuchâtel, no 54.
- ATKINSON, R.C. et R.M. SCHIFFRIN [1968] : "Human Memory: a Proposed System and its Control Process", dans K.W. Spence and J.T. Spence [eds], *The Psychology of Learning and Motivation*, New York, Academic Press.
- BAR HILLEL, Y. [1953] : "A Quasi-Arithmetical Notation for Syntactic Description", *Language*, 29, 47-58.
- BARWISE, J. et J. PERRY [1983] : *Situations and attitudes*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- BENTHEM, J. van [1988] : "The Lambek Calculus", dans OEHRLER, 35-68.
- BRESSON, F. [1975] : "Réflexions sur les systèmes de représentation", *Média*, vol. 7, no 13, 73-74.
- BUSER, P. et M. IMBERT [1986] : *Vision*, Paris, Hermann.
- CHARNIAK, E. et D. McDERMOTT [1985] : *Introduction to Artificial Intelligence*, Reading (Mass.), Addison-Wesley.
- CORDIER, F. et D. DUBOIS [1981] : "Typicalité et représentation cognitive", *Cahiers de Psychologie cognitive*, 1, no 13, 299-333.
- COULON, D. et D. KAYSER [1982] : "La Compréhension : un processus à profondeur variable", *Bulletin de Psychologie*, XXXV, no 356, 815-823.
- CURRY, H.B. [1958] : *Combinatory Logic*, Amsterdam, North Holland.
- DESCLÉS, J.P. [1986] : "Implication entre concepts: la notion de typicalité", *Travaux de Linguistique et de Littérature*, XXIV, 1, 179-202.
- [1987] : "Réseaux sémantiques", *Langages*, no 87, 55-78.
- [1988a] : "Typicalisation, catégorisation et argumentation", *Actes du Colloque. Argumentation et Signification*, Cerisy-la-Salle, 1988. À paraître dans M. Meyer et C. Plantin (éds), *Argumentation et signification*, Mardaga, Bruxelles, 1990.
- [1988 b] : "Langage et cognition", *Intellectica*, no 6, 1-41.
- [1988 c] : "Le Théorème de Church-Rosser et la structuration des langues naturelles", *Mathématiques, Informatique et Sciences Humaines*, 103, 67-92.
- [1988d] : "Catégories grammaticales et opérations cognitives", *Histoire Épistémologie Langage*, 11, 1, 36-53.
- DESCLÉS, J.P. et S.K. SHAUMYAN [1989] : *Langages applicatifs, langues naturelles et cognition*, Paris, Hermès.
- DUBOIS, D. [1988] : "Catégories, principes de catégorisation et compréhension du langage", *Actes du Colloque Argumentation et signification*, Cerisy-la-Salle. À paraître dans M. Meyer et C. Plantin (eds), *Argumentation et signification*, Mardaga, Bruxelles, 1990.
- DUMMETT, M.A. [1981] : *Frege. Philosophy of Language*, Londres, Duckworth.
- FALL, K. [1983] : "Énonciation et sujet idéologique", Université Laval, Publ. B31.
- FALL, K. et G. VIGNAUX [1987] : "La Micro-informatique et son monde : des représentations aux apprentissages", *Protée*, vol. 15, no 2, 81-94.
- [1988] : "La Vulgarisation : connaissance ou méconnaissance", *Protée*, vol. 16, no 3, 119-126.
- [1989] : "L'Informatique en perspectives", Québec, Presses de l'Université du Québec.
- FODOR, J.A. [1983] : *The Modularity of Mind*, Cambridge (Mass.), M.I.T. Press. Trad. fr. : *La Modularité de l'esprit*, Paris, Minuit, 1986.
- FODOR, J. [1987] : *Psychosemantics*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- FODOR, J. et Z.W. PYLYSHYN [1988] : "Connectionnisme and Cognitive Architecture : a Critical Analysis", *Cognitive Science*, 6, 205-254.
- FUCHS, C. [ed.] [1988] : *L'Ambiguïté et la paraphrase. Opérations linguistiques, processus cognitifs, traitements automatisés*, Caen, Université de Caen.
- GOLDMAN, A. [1986] : *Epistemology and Cognition*, Cambridge (Mass.), Harvard Univ. Press.
- GONSETH, F. [1936] : *Les Mathématiques et la réalité*, Paris, Alcan.
- GRIZE, J.B. [1982] : *De la Logique à l'argumentation*, Genève, Droz.
- [1983] : "Opérations et logique naturelle", dans M.J. Borel, J.B. Grize, D. Miéville, *Essai de Logique naturelle*, Berne, Peter Lang.
- GROSSBERG, S. [1988] : *Neural Networks and Natural Intelligence*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- HARNARD, S. [1987] : *Categorical perception*, Cambridge (Mass.), Cambridge University Press.
- HOFSTADTER, D. [1985] : *Metamagical Themas: Questing for the Essence of Mind and Patterns*, New York, Basic Books.
- [1987] : "Cognition, subcognition", *Le Débat*, no 47, 26-44.
- HILLIS, D. [1985] : *The Connection Machine*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- JACKENDOFF, R. [1983] : *Semantics and Cognition*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- [1987] : *Consciousness and the Computational Mind*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- [1987] : "On beyond Zebra : The Relation of Linguistic and Visual Information", *Cognition*, Paris, Elsevier, 26, no 2, 89-114.
- JOHNSON-LAIRD, P. [1983] : *Mental Models*, Cambridge (Mass.), Harvard Univ. Press.
- KAMP, H. [1984] : "A theory of Truth and Interpretation", dans *Truth, Interpretation and Information*, Dordrecht, J. Groenedijk, Foris.
- KAPLAN, D. [1978] : "The Logic of Demonstratives", *Journal of Philosophical Logic*, 8, 81-98.
- KAYSER, D. [1987] : "Une Sémantique qui n'a pas de sens", *Langages*, no 87, 33-46.
- KURYLOWICZ, J. [1966] : "L'Évolution des catégories grammaticales", dans *Problèmes du langage*, Paris, Gallimard (coll. Diogène).
- LAMBEK, J. [1988] : "Categorial and Categorical Grammars", dans OEHRLER, 1988, 297-317.
- LANGACKER, R.W. [1987] : "Foundations of Cognitive Grammar", Stanford, Stanford Univ. Press.
- LAURIERE, J.L. [1987] : *Intelligence artificielle*, Paris, Eyrolles.
- LE NY, J.F. [1989] : *Science cognitive et compréhension du langage*, Paris, PUF.
- LESNIEWSKI, S.T. [1929] : "Grünzüge eines neuen Systems der Grundlagen des mathematik", *Fundamenta mathematicæ*, 14, 1-81.
- McCLELLAND, J.L., D.E. RUMELHART et G.E. HINTON [1987] : "Une Nouvelle Approche de la cognition : le connexionnisme", *Le Débat*, no 47, 45-64.
- McCULLOCH, W. [1988] : *Embodiments of Mind*, Cambridge (Mass.), MIT Press, nouvelle édition.

- MARTIN, R. [1983] : *Pour une Logique du sens*, Paris, P.U.F.; [1987] : *Langage et croyance*, Bruxelles, Mardaga.
- MEUNIER, J.G. [1989] : "La Machine humaine et l'information", dans FALL et VIGNAUX, *L'Informatique en perspectives*, Québec, Presses de l'Université du Québec.
- MINSKY, M. [1988] : *La Société de l'esprit*, Paris, InterÉditions. Éd. originale : "The society of mind", New York, Simon and Schuster, 1986.
- MONTAGUE, R. [1974] : *Formal philosophy*, Yale, Yale University Press.
- PETITOT-CONCORDA, J. [1985] : *Morphogenèse du sens*, Paris, P.U.F.
- PINARD, A. [1987] : "Cognition et métacognition", *Interfaces*, 8, no 6.
- PITRAT, J. : "Connaissances et métaconnaissances déclaratives", dans *Les Modes de raisonnement, association pour la Recherche cognitive*, Paris, Orsay.
- POTTIER, B. [1974] : *Linguistique générale. Théorie et description*, Paris, Klincksieck. [1987 a] : *Théorie et analyse en linguistique*, Paris, Hachette. [1987b] : "Linguistique et intelligence artificielle", *Langages*, no 87, 21-32.
- PYLYSHYN, Z. [1984] : *Computation and Cognition : Toward a Foundation for Cognitive Science*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- RASTIER, F. [1987] : *Sémantique interprétative*, Paris, PUF.
- ROSCH, E. [1978] : *Cognition and Categorization*, Hillsdale (N. J.), Lawrence Erlbaum.
- RUMELHART, D.E. et J.L. McCLELLAND [1986] : *Parallel Distributed Processing: Explorations in the Microstructure of Cognition*, Cambridge (Mass.), Harvard Univ. Press.
- SCHANK, R.C. et R. ABELSON [1977] : *Scripts, Plans, Goals and Understanding*, Hillsdale (N. J.), Lawrence Erlbaum.
- SCHANK, R.C. [1982] : *Dynamic Memory: a Theory of Reminding and Learning dans Computers and People*, Cambridge (Mass.), Cambridge University Press.
- SEILER, H. et G. BRETTSCHEIDER [1985] : *Language Invariants and Mental Operations*, Tübingen, Günther Verlag.
- SHARKEY, N.E. [1986] : *Advances in cognitive science*, New York, John Wiley.
- SHAUMYAN, S.K. [1987] : *A Semiotic Theory of Language*, Bloomington, Indiana Univ. Press.
- SOWA, J. [1984] : *Conceptual Structures*, Reading (Mass.), Addison-Wesley.
- STILLINGS, N.A. et al. [1987] : *Cognitive Science*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- TALMY, L. [1988] : "Dynamics in Language and Cognition", *Cognitive Science*, 12, 49-100.
- THAGARD, P. [1986] : "Parallel Computation in the Mind-Body Problem", *Cognitive Science*, 10, 301-318.
- TIBERGHIEU, G. [1986] : "Psychologie cognitive, science cognitive et cognitivisme", dans A. Demailly et J.L. Lemoigne, *Sciences de l'intelligence et sciences de l'artificiel*, Lyon, Presses universitaires de Lyon.
- VIGNAUX, G. [1976] : "L'Argumentation. Essai d'une logique discursive", Genève, Droz. [1981] : "Énoncer, argumenter : opérations du discours, logiques du discours", *Langue française*, 50, 91-116. [1985] : "Un Modèle d'opérations fondant l'activité langagière", *Cognitiva*. [1988] : *Le Discours, acteur du monde : argumentation, énonciation et cognition*, Paris-Gap, Éd. Ophrys, 210 p.
- WINOGRAD, T. [1983] : *Language as a Cognitive Process*, Cambridge Mass., Addison-Wesley.
- WINOGRAD, T. et F. FLORES [1986] : *Understanding Computers and Cognition*, Norwood (N.J.).
- WILKS, Y.A. [1977] : "Natural Language Understanding Systems within the A.I. Paradigm", dans A. Zampoli, *Linguistic Structures Processing*, Amsterdam, North Holland.
- WITTGENSTEIN, L. [1976] : *Philosophical Investigations*, Oxford, Blackwell.